

PROLOGUE

24 avril 2042

L'incident

1

C'est con

C'est con.

Je me suis imaginé ma mort des milliers de fois, au moins. Vu mon état de santé, c'est normal. Malgré tout, je n'aurais jamais cru que j'exhalerais mon dernier souffle sur un sentier de promenade du mont Royal.

Et pourtant, me voilà dans la pire des situations.

Une petite boule, lisse et chromée, pas plus grosse que les billes de mes jeux d'enfant, vient de se jeter sur moi en sauvage. Elle tournoie à vitesse grand V contre la peau de mon bras gauche. Rapidement, des gouttes de sang perlent. Merde ! Elle est en train de se frayer un passage en moi.

— Arrrrgh !

Ma respiration part en vrille. Je rejette la tête vers l'arrière, saisi par la vive douleur qui s'empare de moi. L'eau tiède de la flaque dans laquelle je suis tombé imbibe mes vêtements. Cet inconfort n'est en rien comparable à ce que je suis en train d'observer.

La chose ouvre mon tissu cutané, jusqu'à se glisser dessous. J'agrandis les yeux d'effroi alors qu'elle s'avance à un rythme inégal sous ma chair. De temps à autre, elle se bute à un obstacle dont elle se débarrasse bien trop facilement. Elle déchiquette mes muscles, perce mes veines. Je ressens ses mouvements avec une précision chirurgicale.

Je capote.

Les secondes s'égrènent, et je me tords de douleur. La minuscule sphère se fait de plus en plus insistante. J'ignore ce que c'est, et sérieux, je m'en moque. Je n'ai qu'une idée en tête : l'extirper de là.

Tremblant, la poitrine haletante, je fouille l'orifice sanguinolent du pouce et de l'index. Impossible d'atteindre le petit objet. Il est trop loin, déjà.

Il faut que je foute le camp d'ici, et que je rentre chez moi. Sur place, je vais dénicher un moyen de me débarrasser de cette chose. Je n'ai pas de temps à perdre, d'autant plus que les gardiens de sécurité du parc sont toujours à mes trousses.

À la recherche d'une solution, je remarque l'épaisse racine de l'érable contre lequel je suis adossé. Elle ressort du sol. Comme une poignée. C'est parfait pour m'y appuyer afin de me relever.

Je gémis en appréhendant l'agonie à laquelle je vais me soumettre si je fais trop d'effort. Ce globe n'a atteint qu'une zone précise de mon anatomie, et pourtant, c'est tout mon corps qui souffre. Mais je n'ai pas le choix. Cette chose va me tuer si je n'agis pas.

En poussant plusieurs expirations qui renvoient des filets de salive entre mes lèvres, je me concentre. C'est maintenant ou jamais. Au prix d'un effort surhumain, j'étends mon bras blessé vers la racine. Ma tentative m'arrache un cri guttural qui se termine en un sanglot que je ne retiens même pas.

Des coulisses de sueur me piquent les yeux. Je puise dans ce qui me reste d'énergie pour poursuivre. Plus que quelques centimètres avant que mes doigts vacillants n'atteignent la branche. Et finalement... victoire ! Ma main enserre, dur comme fer, mon levier improvisé. Il m'aide à remonter péniblement les genoux vers ma poitrine. De là, je me hisse à la verticale, comme si j'étais aussi lourd qu'un boulet.

Je suis étourdi. Il s'en faut de peu pour que je tombe de nouveau. Je prends appui sur l'écorce rugueuse d'un arbre. Je secoue la tête pour remettre mes idées en place. Certain que je vais mieux, je fais un pas vers l'avant. Je suis aussitôt saisi d'un haut-le-cœur. Une mixture amère franchit le bord de mes lèvres tel un jet.

Du revers de la main, j'essuie mon menton et reprends mon souffle, nauséux, les paupières lourdes. J'avance, hébété, en espérant distinguer une lumière qui m'indiquerait que je suis près d'une rue. Peu importe laquelle.

Après quelques minutes, j'ai finalement de la chance : j'atterris sur l'avenue du Parc. À pied, je suis à une vingtaine de minutes du domicile familial.

À la course, peut-être cinq.

Chancelant, j'ordonne à mes jambes d'accélérer. En les regardant s'activer, je suis ébahi de constater qu'elles se soumettent à ma volonté, même si je détecte encore la douleur lancinante de la boule. J'essaie de l'ignorer. Il faut que je me concentre sur mon but.

Je file au pas de course. Et dans ma fuite effrénée, je remarque vaguement des veilleurs de nuit qui me jettent un œil suspect.

Sur mon chemin, je dois éviter les cônes et les barrières de sécurité qui ont été laissés là, après les travaux de nettoyage et de reconstruction qui ont eu lieu durant le jour.

Il y a trop d'obstacles. Je décide de poursuivre ma route en pleine rue. Une voiture klaxonne avant de me dépasser à toute vitesse.

Ma maison se profile enfin. Au moment où je m'apprête à enjamber le trottoir, je trébuche et roule sur le gazon. Je me suis fait mal au tibia, mais tout ce qui m'intéresse, c'est mon avant-bras. Hors d'haleine, j'étudie mon bras. Le relief de la sphère n'est plus visible. Tout semble calme. Où est-elle ?

Je me relève tant bien que mal. En m'avançant, je remarque que la porte d'entrée est entrouverte.

Prudent, je repousse le battant du bout des doigts et traverse le vestibule. Je découvre que notre résidence a été mise sens dessus dessous. Au-dessus du foyer, il n'y a plus de téléviseur. La barre de son a disparu. Les gens ont profité de la panique des derniers jours pour piller. Si seulement ils savaient que ces possessions matérielles ne leur serviront à rien, par les temps qui courent !

Une fois à la cuisine, j'ouvre frénétiquement les tiroirs, à la recherche d'un couteau. J'en trouve un. Petit et tranchant. Il sera parfait pour la tâche que je m'apprête à accomplir.

Décidé, je me dirige vers la salle d'eau. Devant le miroir, je pousse une longue expiration. Pour me calmer. Je dépose mon instrument sur le comptoir du lavabo. Je retire mon chandail et examine mon corps. Au bout d'un moment, j'aperçois enfin la bille. Elle vibre doucement entre mes frêles pectoraux.

Je l'observe un instant, puis je plonge mon regard dans mon reflet. Quelque chose en moi est en train de changer. Et c'est à cause d'elle. Je le sens.

J'attrape le couteau et l'approche de ma poitrine, la peur au ventre. D'une main vacillante, je dépose la lame sur ma peau et la fait pénétrer mon torse, avant que tout ne devienne noir.

PARTIE 1

23 avril 2042

34 heures avant l'incident

2

La météo a le feu au cul

J'ouvre les tiroirs de ma commode à la hâte.

J'attrape des vêtements, un peu au hasard. Je les fourre nerveusement dans mon sac de sport. Lorsque je juge que j'ai tout ce qu'il me faut, je me dirige vers la salle de bain attenante à ma chambre. Je fais glisser tout le contenu de la pharmacie dans mon sac, y compris les fioles de médicaments, sans consulter les étiquettes. De toute façon, il y en a beaucoup trop.

C'est que je vais bientôt crever. Ma date d'expiration pourrait arriver demain. Dans trois semaines, ou dans trois ans. Je ne sais pas. C'est ma loterie.

Depuis aussi loin que je me souviens, je traîne PDM-357-2022. Pour faire plus simple, il s'agit d'une maladie incurable, apparue avec l'aggravation des changements climatiques. Cette maladie, c'est ma copine de toujours. Des plus loyales, il n'en existe pas. Et comme on est bien familiers, elle et moi, je la surnomme PDM. Pour faire plus court.

Essentiellement, elle s'est installée, bien relax, dans mes structures principales. Et elle fout le bordel sur son passage. Elle attaque mon système immunitaire. Mes organes vitaux. Elle me rend vulnérable au moindre virus. À cause d'elle, je suis en train de m'éteindre. À petit feu. Mais bon. Avec le temps, je me suis fait à l'idée.

En refermant la porte-miroir, je lâche mon fourre-tout. Il émet un bruit sourd en s'écrasant au sol. Je prends appui sur le comptoir et je fixe ma réflexion dans la glace. Je suis pâle. Tout ce va-et-vient

m'épuise. Je suis étourdi et nauséeux. J'ai l'impression de flotter à l'extérieur de mon corps. Je dois admettre qu'il y a bien quelque temps que je me sens comme ça. Pourtant, j'ai suivi mon régime médicamenteux à la lettre. Serais-je en train de faire une rechute ? Confronté à cette éventualité, je baisse le menton, découragé.

Je m'apitoie sur mon sort, et un coup de tonnerre résonne. Je sursaute. Je replonge immédiatement dans le présent. J'attrape mes affaires et je sors de la pièce. Depuis le couloir, j'entends mes parents qui se préparent en s'activant dans leurs armoires, leurs tiroirs. Juste au cas où.

Au rez-de-chaussée, je m'arrête au salon. Je m'installe sur le divan et j'ouvre le téléviseur. Depuis hier, la météo a le feu au cul. Ça va mal. Du genre jamais vu. La situation climatique est grave, un peu partout au Québec. Ce qui se produit, ces derniers temps, c'est carrément débile : inondations, orages violents, températures extrêmes... Le pire, c'est que ces événements ne sont pas tirés d'un film. C'est la réalité. Et elle se joue à quelques kilomètres de chez moi. Aussi bien dire dans ma cour. Juste d'y penser, j'ai les mains moites.

— De quoi ç'a l'air, Mathis ? me demande mon père d'un ton anxieux en faisant son entrée dans la pièce.

Il s'assoit près de moi.

— Aucune idée, p'pa. Les infos vont bientôt débiter.

— Ta mère rassemble encore quelques effets personnels. Tu as tout ce qu'il faut ?

— En bas des marches, confirmé-je.

— Tes médicaments aussi ? Et...

— Ouais, p'pa, relaxe ! On jette un œil aux nouvelles pour voir ce qu'il en est, OK ?

J'accroche calmement mon regard au sien. Mon paternel me sert un faible sourire. Je lui donne une bonne tape dans le dos. J'ignore lequel de nous deux est le plus nerveux.

Je reporte mon attention sur l'écran. Je m'avance au bout de mon siège. Je me triture les doigts. Ça n'a pas de sens comment j'ai la chienne.

Le fragment mélodique du Réseau de nouvelles en continu – RNC – se termine enfin. Depuis les studios, la cheffe d’antenne apparaît, l’air grave.

— *Mesdames et messieurs, bienvenue à ce bulletin spécial. La situation à Montréal se dégrade. Débutons par la liste des quartiers qui doivent immédiatement être évacués vers les centres d’urgence désignés. Pour l’arrondissement Ville-Marie, la population est priée de se diriger vers le cégep du Vieux Montréal. Pour...*

— C’est nous ! réagit mon père, agité.

L’information est relayée presque automatiquement sur nos cellulaires, qui émettent des tintements simultanés. Je ne réponds pas au commentaire de mon paternel. En ce moment, tout ce qui m’importe, c’est que mes meilleurs amis – Lola, David-Antoine et Maxime – se rendront au même endroit que moi. On pourra se regrouper et discuter stratégie.

Après avoir lu la longue liste, la présentatrice poursuit.

— *Allons maintenant rejoindre, sur le terrain, notre journaliste qui se situe présentement au centre-ville de Montréal. Il faut une bonne dose de courage pour y être par un temps pareil. Charlyne ?*

Le plan d’image change. Bardassée de tous bords tous côtés par de violentes rafales, la reporter se tient la tête calée entre les épaules, comme si ça pouvait la protéger de la pluie diluvienne. De l’eau jusqu’au-dessus des chevilles, elle se trouve sur la rue Sainte-Catherine. Derrière elle, des gens courent pour se mettre à l’abri.

Lorsqu’elle prend la parole, elle doit crier pour se faire comprendre.

— *Effectivement, la situation est très difficile ! Les bourrasques atteignent plus de 100 km/h, et il est très ardu pour moi de rester en place ! Comme vous pouvez le constater, les voies sont complètement inondées. Les systèmes d’égouts municipaux ne peuvent faire face au trop-plein. Il faut dire que les quantités astronomiques de neige que nous avons reçues l’hiver dernier n’aident en rien ! Ma foi, le cocktail est des plus...*

Elle est brusquement interrompue par une déflagration. Elle pousse un cri d’effroi et s’effondre au sol. Le caméraman

perd sa stabilité. Son appareil pointe le ciel. C'est là qu'on se rend compte qu'une boîte électrique, installée à un poteau, a sauté. Des flammèches dansent furieusement dans toutes les directions.

Je me sens nerveux et impuissant devant l'étalage de leurs mésaventures. Ils mettent leur vie en danger. Pendant ce temps, moi, je suis en sécurité.

— *À l'intérieur ! s'égosille la journaliste.*

Suivie de près par son cadreur, la commentatrice s'engouffre dans une station de métro. Elle perd pied à plus d'une reprise en descendant les escaliers. Chaque fois, mon cœur manque un battement. Si je ne peux pas l'aider, je peux au moins souhaiter que son collègue et elle s'en sortent indemnes.

Elle a maintenant de l'eau jusqu'à la taille. Des volumes importants continuent d'affluer à l'intérieur. Son imperméable flotte autour d'elle. On a le sentiment qu'elle doit lutter pour avancer contre les flots tumultueux.

D'ordinaire, les couloirs de la station de métro sont baignés de lumière. Aujourd'hui, il n'y a que des ampoules qui clignent lugubrement et les cris des gens qui s'enfuient et s'enfargent dans cette piscine improvisée. Malgré tout, la femme à l'écran ne perd rien de son aplomb journalistique.

— *C'est franchement du jamais vu ! hurle-t-elle en pivotant vers l'objectif. On devra attendre ici d'être rescapés ! Les conditions...*

— *Attention !*

Je tressaille. Comme si j'étais en train de visionner un film d'horreur. La voix provenait de derrière la caméra, pour mettre la journaliste en garde contre les rouleaux de vagues écumants qui tourbillonnent au tournant d'un corridor. Ils avancent furieusement dans sa direction en engloutissant tout et n'importe qui sur leur passage. Un ensemble important de canalisation doit avoir cédé pour laisser échapper autant d'eau.

— Oh, mon Dieu..., lâche mon père.

Effrayée, le maquillage défait, l'envoyée spéciale fixe son collègue, plutôt que son public. Elle s'écrie :

— *Sauve-toi, Sean !*

Elle dépasse celui qui tient l'appareil. Sean, lui, semble cloué sur place, car la caméra demeure obstinément braquée sur ce gargantuesque mur aqueux, semblable à un raz de marée vorace. La peur doit lui tordre les boyaux.

De loin, la voix éraillée de la journaliste vocifère :

— *Sean ! Tu vas crever si tu restes là !*

— Bouge ! ajouté-je, avec un grand geste de la main, comme s'il pouvait me voir et m'entendre.

Les remous ne sont plus qu'à quelques centimètres de l'objectif. L'appareil perd son équilibre. On perçoit un cri étouffé. Des bouillons d'eau grisâtres emplissent l'écran.

Ensuite, c'est le calme. L'implacable calme plat.

Un frisson me parcourt de la tête aux pieds. Mon père éteint le téléviseur, avant de décréter :

— On s'en va.

Au même moment, ma mère fait irruption dans la pièce. Je me lève d'un bond.

— On a patienté trop longtemps, intervient-elle sur un ton lugubrement tranquille. Je... je ne sais pas si c'est encore une bonne idée de partir. Peut-être... peut-être qu'on devrait se barricader. Attendre que ça passe.

— Non ! Qu'est-ce que tu racontes ? l'interroge mon père. La maison ne tiendra jamais le coup ! On doit...

Pendant que mes géniteurs discutent, mon attention est attirée par la baie vitrée. Derrière les épais rideaux qui la recouvrent, je l'entends. Elle vibre. Pourtant, elle est doublée. Et supposément à toute épreuve. Je m'en souviens. Lorsqu'on l'a fait poser, l'été dernier, c'est ce que le type de la compagnie de portes et fenêtres annonçait fièrement. Il faut croire qu'il mentait. Bien malgré lui.

D'un geste brusque, je tire les draperies sur le côté. Mon cœur se serre dans ma poitrine. Je comprends soudainement les inquiétudes de ma mère. En un clin d'œil, les éléments se sont déchaînés. La situation s'est aggravée. Ce que j'observais, il y a quelques minutes, par le biais de l'écran de télé est désormais visible dans ma rue.

La pluie s'écrase violemment, et à intervalles réguliers, contre la fenêtre. Les arbres les plus matures plient l'échine sous les coups

de vent d'une force impressionnante. Des objets sont soulevés de terre. Ils s'aplatissent contre les immeubles ou les voitures, faisant voler leurs vitres en éclats.

Avec angoisse, je réalise que ça y est. Ça y est finalement. Ce *qu'on* prédisait est en train de se produire. Et j'ai encore plus la chienne que je ne pouvais me l'imaginer.

Je lève le menton pour scruter le ciel. D'épais nuages noirs recouvrent toute sa surface. Il n'y a plus une seule parcelle de bleu. De temps à autre, il est marbré d'intenses éclairs de lumière. C'est presque joli.

L'espace visible au-dessus de l'horizon se crève. Il libère des grêlons aussi gros, sinon plus, que des balles de tennis. C'est la première fois que j'en vois de cette taille.

Je tressaille lorsqu'une zébrure s'étend sur la baie vitrée. Le son est troublant. J'ai à peine le temps de reculer qu'elle cède. En mille et un morceaux.

En protégeant mon visage de l'avant-bras, je m'affale sur le plancher du salon.

— Mathis ! s'égosille mon père.

Mes parents m'aident à me relever. Pendant ce temps, des globes de glace pénètrent furieusement dans la maison. Dame Nature s'est conviée chez nous. Et personne ne peut révoquer l'invitation.

— Allons-nous-en ! crie ma mère par-dessus le capharnaüm.

— Attrape son sac ! ordonne mon paternel en me soutenant par la taille.

Une fois la porte d'entrée ouverte, une violente rafale nous fait tanguer. Interdits, ahuris devant l'état de notre avenue, on reste scotchés sur notre perron pour observer la scène. Vouloir s'y engager apparaît soudainement comme du suicide. Des véhicules zigzaguent pour éviter les obstacles qui se sont éparpillés sur la chaussée. Il y a des bacs de recyclage, des vélos et même une chaudière, en plein milieu de la route. D'énormes branches d'arbres ont été arrachées. Au bout de la rue, une voiture fait une embardée contre une borne-fontaine, qui commence aussitôt à déverser de l'eau à la manière d'un geyser. C'est à ce moment que je sors

de ma torpeur ; la tête du conducteur s'est affalée contre le klaxon, qui chante de façon continue et agaçante.

— Il faut lui prêter main-forte ! crié-je en pointant l'accident.

— Non ! s'interpose ma mère. On doit te mettre en sécurité !

— Mais cette personne a besoin d'aide !

— Elle a raison, Mathis ! Et regarde ! Les secours arrivent !

Au loin, une ambulance, suivie de près par une voiture de police, s'amène. Je pince les lèvres malgré tout, envahi de remords.

Je me laisse guider vers le VUS familial. On baisse la tête et on se protège tant bien que mal de nos bras, pour éviter de recevoir des grêlons en plein visage. En ouvrant la portière de notre véhicule, je constate qu'il n'a pas été épargné par les éléments ; il est poqué de partout.

Mon paternel démarre et s'avance avec prudence sur la voie. Je fais pivoter mon cou pour observer l'automobile accidentée. Le capot s'embrase. Les premiers répondants ne semblent pas en mesure d'extirper le conducteur à temps. Une vague de honte me submerge. Je suis presque sûr que j'aurais pu aider cette personne, avant que les choses n'empirent.

— Attention ! hurle ma mère.

Au même moment, un bruit de ferraille assourdissant retentit. Lorsque je me retourne, je remarque, droit devant nous, un carambolage de plusieurs automobiles. Mon père fait crisser les pneus, mais il est trop tard. On percute durement la pile. Si fort qu'on fait un mauvais virage. Ma tête vacille dans tous les sens, pour finalement s'écraser contre la fenêtre.

Derrière mes paupières closes, des jets de lumière fluorescents envahissent la noirceur. Une douleur accablante s'empare de mon crâne. Puis, ça arrête de tourner. Je me redresse à grand-peine. Je pousse un gémissement et porte la main à mon front. Il me faut quelques secondes pour recommencer à voir clairement. Mes doigts sont ensanglantés.

Je n'ai pas le temps de m'y attarder, car dans mon champ de vision périphérique, quelque chose attire mon attention. Une berline. Et elle arrive à vive allure. Elle freine, elle aussi, à la dernière seconde.

Juste avant l'impact, je lance un regard affolé à ma mère.

— Mathis!... l'entends-je murmurer.

Une nouvelle secousse, brutale, ébranle notre véhicule. Il effectue une violente embardée avant d'être projeté au loin. Sous la force de la collision, les coussins gonflables s'activent et frappent impitoyablement mes parents au visage. Mon père perd connaissance, pour ensuite être ballotté dans toutes les directions, tel un pantin désarticulé.

Je me sens comme un petit garçon quand je suis témoin des bras de ma mère qui font une vague qui n'a rien de joyeux. Pendant ce temps, j'ai le sentiment de prendre, en pleine gueule, un poing sur lequel on a parsemé des éclats de verre.

Après de longues secondes, on s'immobilise enfin. Les systèmes d'alarme des autos stationnées autour retentissent. Des gens crient. D'autres courent. Certains, ensanglantés et manifestement sonnés, marchent d'un pas hébété. Ma mère se plaint faiblement avant de me demander :

— Tout... tout va bien, Mathis ?

— Je crois que oui...

Je pose la main sur l'épaule de mon père. Il émerge à peine.

— Il faut qu'on sorte de là..., articule-t-il lentement en détachant sa ceinture.

— Impossible de mon côté, nous informe ma mère après avoir tenté d'ouvrir sa portière. On... on est coincés !

En regardant aux alentours, je constate qu'on est encerclés par plusieurs voitures, en aussi mauvaise posture que nous. Droit devant, une jeune femme hurle, déroutée. Du sang s'écoule le long de ses tempes. Un malaise m'envahit. Tellement de gens ont besoin d'aide !

Mon père teste sa portière, sans succès. Ma fenêtre a volé en éclats, mais il n'y a pas assez d'espace pour s'enfuir par là non plus. À la recherche d'une échappatoire, je dresse le menton au plafond.

— Le toit panoramique, p'pa !

Je n'ai pas à en dire davantage. Il tente de l'activer. On a enfin un peu de chance : il s'ouvre sans trop d'anicroches.

— Toi d'abord, Mathis, m'intime mon paternel, pendant que des litres de pluie, qui ont remplacé les balles de glace, s'infiltrent dans l'habitacle.

Je me détache et me glisse dans l'interstice. Accroupi sur le toit, je tends la main à ma mère. Elle s'installe en face de moi, dans la même position. À grand-peine, on aide mon père à s'extirper du véhicule. Je frissonne. L'eau froide s'insinue dans chacun de mes pores de peau. Des coups de vent continuent de rivaliser d'ingéniosité pour me faire basculer. Étonnamment, malgré mes jambes flageolantes, je persévère. L'adrénaline doit y être pour quelque chose.

Sur la terre ferme, je me précipite pour porter secours à la jeune fille que j'ai remarquée plus tôt. Ma mère me freine en me retenant par l'avant-bras. Elle plonge ses yeux dans les miens. Je suis fragile, et elle le sait. Tout comme elle est au fait que, comme mes parents qui font des missions humanitaires autour du monde, voler au secours de la population, c'est ma vocation.

D'ailleurs, elle doit comprendre que, cette fois, elle ne pourra m'empêcher de prêter assistance, car au bout d'un moment, elle me prodigue un seul conseil :

— Sois prudent.

Pour toute réponse, je lui sers un hochement de tête. On se sépare, et elle fonce vers une fourgonnette pour donner un coup de pouce à une femme et des enfants. Mon père, lui, se trouve déjà auprès d'autres citoyens. Chacun de notre côté, on pourra épauler plus de personnes.

À la hauteur du 4 x 4 de la fille, j'ouvre sa portière sans trop d'entraves, même s'il n'y a pas énormément d'espace.

— Je suis coincée ! m'informe-t-elle.

J'essaie de détacher sa ceinture, sans succès. Le mécanisme est bloqué. Loin de me décourager, je m'attelle de nouveau à la tâche. Avec plus d'insistance, cette fois. Mais je dois m'arrêter, car le sol se met à vibrer. Avec une force impensable. Je perds pied. La fille crie à tue-tête. Je retrouve mon équilibre en m'agrippant à la carrosserie de son auto.

Je n'imaginai pas ça possible, mais mon cœur galope encore plus rapidement dans ma poitrine. Bon sang ! Si ça continue, il va bien finir par me lâcher.

Lorsque le sol se stabilise enfin, un grondement sourd emplit l'air. C'est à croire qu'un monstre s'est réveillé. Et qu'il a faim.

Un capharnaüm d'acier qui s'entrechoque, se plie et grince se greffe à la cacophonie. Je perçois clairement un bruit d'eau, aussi. Comme celui de rapides qui s'échouent en bas d'une chute.

La poitrine haletante et d'un pas lent, je me poste entre deux automobiles qui forment une fenêtre parfaite sur ce qui se produit, à plusieurs mètres devant moi. La voie est en train de s'affaïsser. Et dans sa course folle, elle ingurgite tout sur son passage. Les voitures et les individus qui se trouvent à l'intérieur n'ont aucune chance.

Mes yeux s'agrandissent d'effroi. Il ne reste plus beaucoup de temps à cette fille avant qu'elle ne disparaisse, elle aussi, dans le trou béant que va devenir l'avenue Mont-Royal. Je la rejoins. Elle comprend ce qui l'attend si elle ne s'extirpe pas de son véhicule au plus vite. Elle m'agrippe par le collet de mon t-shirt. Elle m'implore.

— Sors-moi d'ici ! M'abandonne pas !

Elle plonge son regard bouleversé dans le mien. Il n'en faut pas plus pour que je me sente investi d'une tâche de la plus haute importance. Je dois sauver la vie de cette femme.

— C'est quoi ton nom ? lui demandé-je, dans l'espoir de l'apaiser.

— Mé... Mélanie.

— OK, Mélanie. Moi, c'est Mathis, et je vais te sortir de là. Je te le promets.

3

Aux premières loges

En guise de remerciement, Mélanie prend ma main dans la sienne. Je la presse doucement et lui demande :

— Est-ce que... est-ce que t'aurais quelque chose de tranchant ?

Elle réfléchit quelques secondes.

— Non... non, je pense pas. Mais... peut... peut-être dans le coffre ?

Même si elle ne semble sûre de rien, je m'élance à l'arrière. Je fouille parmi les objets pêle-mêle. Je ne trouve qu'un levier de démontage de pneu. Il n'y a rien ici pour m'aider. Pris de panique à mon tour, je glisse les mains dans mes boucles brunes détrempées. Je les emprisonne entre mes doigts tendus. Je suis à court d'options. Et le bitume sous mes pieds continue de se fissurer dangereusement.

Mélanie me hurle de revenir alors que je zigzague entre les voitures, à la recherche d'un fragment de verre assez large pour m'en servir comme d'une lame. Mais je ne dénêche rien d'utile. Et sorti de nulle part, mon père m'agrippe par le bras.

— Mathis ! On doit partir !

— Non ! Il faut que je la dégage de là ! dis-je en pointant Mélanie.

— On ne peut plus rien pour elle ! tranche-t-il froidement. Si on reste ici une minute de plus, on va mourir ! Avec elle ! C'est ça que tu veux ?

— On peut pas lui faire ça ! J'ai juré !

Il me saisit fermement par les épaules.

— Mathis ! Combien de fois t'ai-je répété de ne jamais faire de promesses dans une situation d'urgence ?

Mes parents sont docteurs. Ils œuvrent pour une organisation du genre Médecins sans frontières. J'ai toujours été fasciné par leur boulot. Comme je ne pourrai jamais pratiquer leur métier – ou même voyager – à cause de ma maladie, les récits de leurs aventures sont cathartiques pour moi. Et ils ont constamment insisté sur une chose : l'importance de ne jamais insuffler l'espoir futilement. Dans mon cas, c'est trop tard. C'est fait. J'ai juré.

J'essaie de me précipiter de nouveau vers Mélanie, mais mon paternel me freine en m'attrapant solidement par la taille. Je me débats. Ça ne m'est utile à rien. *Bien sûr* qu'il est plus fort que moi.

— Non !

Je beugle en tendant la main vers Mélanie.

— Ressaisis-toi, Mathis ! Ce n'est pas le moment de perdre la carte !

Mon père m'entraîne sur une petite parcelle de pelouse, derrière un abribus. Mélanie étire les doigts dans ma direction. Elle hurle. Elle pleure en me suppliant de revenir lui porter secours. Une vague d'impuissance explose dans mon crâne. Je sens mes paupières s'écarquiller à s'en déchirer.

Je suis en train de la laisser mourir.

Tout s'engourdit autour de moi. Je crie encore à mon père de me lâcher lorsque les yeux de Mélanie deviennent aussi immenses que des trente-sous. Ses traits se métamorphosent pour ne refléter que la peur. Comme un château de cartes, la voie s'effondre. C'est d'abord l'avant de son véhicule qui est entraîné. Ses cheveux blonds fouettent son visage pour ensuite être aspirés vers le firmament. Elle a tout juste le temps de me lancer un dernier regard résigné devant son grand voyage imminent. Puis, elle disparaît dans un vacarme inoubliable.

Mes paupières clignent à une vitesse vertigineuse lorsque la réalité s'immisce sèchement en moi. J'ai failli à ma promesse. Elle est décédée. C'est ma faute.

Le sol connaît des secousses résiduelles. Il y a désormais un énorme gouffre devant nous, à quelques pas seulement de l'abribus. Malgré tout, ce dernier a su résister, se tenir debout. Comme pour faire barrage à la mort, qui aurait pu venir nous cueillir sans honte.

La pluie s'estompe. D'un seul coup. Ma mère se jette à nos pieds. Elle encadre mon visage entre ses mains. Elle me demande si je vais bien. Je ne réponds pas. Je suis sonné. Je ne peux pas croire que j'ai laissé un être vivant périr.

Au loin, les sirènes de véhicules d'urgence retentissent. Rapidement, des femmes et des hommes en uniforme nous encerclent. On se fait prendre en charge. Un faux sentiment d'espoir, de sécurité s'immisce dans l'air. Pourtant, je sais que ce n'est pas fini. Quand même. Après tout ça, qu'est-ce qui pourrait bien arriver de pire ?



Les ambulanciers ont posé des pansements de rapprochement sur mon front. Ils se sont occupés des autres survivants, aussi. Wow. « Survivants » ; je ne pensais jamais vivre, en plein Montréal, une situation qui me forcerait à dire ça.

Maintenant que mère Nature s'est quelque peu calmée, je me suis plus ou moins ressaisi. Mais lorsque je ferme les yeux, tout ce que je vois, c'est Mélanie. C'est assez pour me rendre fou. Elle est morte. Et je n'ai rien pu faire. J'ai envie de me laisser choir sur le sol. Je m'écœure moi-même. Je suis épuisé, aussi. Je me sens lourd. Nauséux. Les événements sont en train de m'achever. Mais ce n'est pas le temps de perdre la tête. Je me le répète comme une litanie.

Des autobus de la ville font leur apparition, en provenance de l'est. Là, la route est sans doute toujours praticable. Ils s'arrêtent à quelques mètres de nous. Des individus en habit martial en descendent.

Si plusieurs affichent, sur la partie supérieure gauche de leur manche, un drapeau du Canada, d'autres arborent plutôt un logo que je ne reconnais pas.



Qui sont-ils ?

— Votre attention, s'il vous plaît ! annonce l'un d'eux dans un porte-voix.

Les murmures s'apaisent. Tous se retournent pour lui faire face.

— Les civils doivent monter à bord des autobus mis à leur disposition afin d'être emmenés vers le centre d'urgence approprié. Nous vous prions de le faire dans l'ordre et le calme. Faites la file pour être dirigés vers les bons véhicules.

Les gens s'organisent. Certains ont des questions, et on leur explique que plus d'informations seront fournies ultérieurement. Ensuite, on les somme de continuer d'avancer.

— On embarque ?

Mes parents échangent un regard.

— Oui, décrète ma mère.

— Même si on a aucune idée de qui ils répondent ? dis-je en pointant les hommes au logo inconnu.

— Pour le moment, on doit observer les consignes des autorités. C'est ce qui est le plus sécuritaire, se justifie mon père.

— C'est ridicule ! Je suis certain que si on donnait un coup de fil à mes amis, on...

— Arrête, Mathis, m'interrompt ma mère. Ces équipes ont été dépêchées pour nous protéger. C'est souvent de cette manière que ça se passe, dans les zones où des catastrophes frappent : on envoie des renforts, peu importe d'où ils viennent. On n'a pas le temps de jouer les difficiles. Ce qui compte, c'est de nous mettre à l'abri.

Je soupire. Je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça du tout, mais je me résigne. Ce n'est pas le moment de se perdre en tergiversations inutiles.

Dans la queue, devant mes parents, je me déplace d'un pas lent. Une fois arrivés dans l'autobus approprié, une atmosphère lugubre et invraisemblable nous enveloppe. Sur les traits de mes concitoyens, je décèle de l'incompréhension. De la peur. Une femme, les larmes aux yeux, caresse les cheveux d'une fillette d'une main tremblante. Elle semble se demander comment, en un claquement de doigts, notre quotidien a pu basculer de manière si draconienne. En mon for intérieur, je me dis que pourtant,

les avertissements étaient là. Dans les médias, sur Internet, auprès des ministères pertinents. Un peu partout, bref. Juste sous notre nez. Et ce, depuis longtemps.

En 2015, les scientifiques estimaient que les émissions de gaz à effet de serre, causées par l'activité humaine, devaient diminuer considérablement si on voulait éviter des dommages irréparables au climat. Pour y arriver, au cours de cette même année, les hausses de température devaient se limiter à deux degrés Celsius, pour ensuite atteindre une réduction de cinquante pour cent, vers 2050.

On est en avril 2042. Et on a misérablement échoué. Parce que personne n'y a jamais vraiment porté attention. C'est plus doux, l'ignorance, quelquefois. N'empêche, nous y voilà ; à ce moment si inattendu et néanmoins prédit depuis des lunes.

Les conditions environnementales mondiales se sont radicalement détériorées. Et il est impossible de revenir en arrière. C'est fichu. Tsunamis, tremblements de terre, ouragans, sécheresses, pluies diluviennes et tempêtes de neige extrêmes ponctuent de manière de plus en plus rapprochée le quotidien planétaire. Après chaque catastrophe, on a à peine l'occasion de reprendre notre souffle que quelque chose d'autre nous tombe dessus. Et il n'y a rien qu'on puisse faire pour stopper l'engrenage de la machine détraquée qu'est devenue mère Nature. La preuve : dernièrement, la situation est totalement hors de contrôle. Le pire, c'est que les choses vont continuer de se dégrader.

Par notre faute.

En Amérique du Nord, on s'est longtemps crus à l'abri d'événements climatiques démesurés. Or, la planète nous démontre le contraire avec de sales coups en pleine gueule. Tout d'un coup, on est attaqués par cette Terre qu'on s'imaginait posséder, dominer. On jouait les fiers proprios, alors que, dans les faits, on n'a toujours été qu'une bande de vulgaires locataires.

Et il est temps de payer le crédit accumulé.

Je soupire encore et attrape ma tête entre mes mains, les coudes appuyés sur mes genoux. Même si j'étais au courant qu'on en serait là un jour, je ne suis pas moins étourdi par la force sauvage de ce qu'on vient d'expérimenter.

Je ne suis pas un scientifique. Juste un gars de dix-neuf ans qui fait partie d'une organisation de jeunes qui militent pour l'environnement. Ce groupe se nomme Filios Terræ. Ça signifie « Enfants de la Terre », en latin. Notre but ? Assurer la préservation de la race humaine qui est menacée par la précarité des conditions météorologiques. Ni plus ni moins.

Contrairement à la croyance populaire, la planète bleue n'a pas besoin d'être sauvée. Disons qu'elle en a vu de toutes les couleurs et que rien ne l'impressionne. Elle a survécu à des ères glaciaires. Elle a connu cinq extinctions de masse qui ont entraîné l'élimination de la quasi-totalité des espèces. Si demain matin, la population mondiale était amenée à disparaître, la vie trouverait un moyen de se poursuivre. Sous une forme ou une autre.

Aussi bien dire que la Terre se porterait sans doute bien mieux après notre départ.

Elle n'en a cure, de notre présence. Les obséquieux, les dominés, c'est nous ; la race humaine. Pour la Terre, on n'est qu'un accessoire superflu. Et pour l'heure, on fait royalement chier. Parce que la sixième extinction de masse est en cours. Et elle est de notre propre cru.

Il faut donc travailler à la gestion des climats pour que la population du globe survive. Si le gouvernement et les entreprises privées qui œuvrent de près ou de loin dans tout ce qui touche l'environnement nous cachent constamment les impacts de leurs actions sur les conditions météorologiques – afin de continuer à faire des gros sous –, Filios Terræ, lui, garantit de révéler la vérité à la face du monde.

Comment ? C'est là que ça se complique. Parce que, évidemment, ces renseignements compromettants ne nous sont pas servis sur un plateau d'argent. C'est plutôt à coup d'heures de travail acharné sur le *deep web* ou par le biais de contacts stratégiques, tissés avec le temps, que Filios Terræ met la main sur des documents classés ultrasecrets.

Filios Terræ est spécifiquement aux changements climatiques ce qu'*Anonymous* est au mouvement *hacktiviste*. Notre groupe ne fait surface que lorsqu'il a en sa possession des infos qui valent

la peine d'être exposées au grand jour. Au moment venu, on les diffuse sur les réseaux sociaux ou par le biais de manifestations qui ne passent jamais inaperçues. Chaque fois que Filios Terræ sort dans les rues, c'est un événement. Les médias raffolent de nos rassemblements. Le public, lui, s'arrête pour observer et poser des questions. Plus tard, il recherche des renseignements sur ce qu'on avance. Notre arme la plus puissante, c'est de faire réfléchir. De réveiller la collectivité.

J'ai cofondé Filios Terræ avec mes meilleurs amis, et c'est eux qui en sont à la tête. Ils jugent que je suis un atout, car je suis un gars intuitif et vif d'esprit. Je joue le rôle de conseiller, si on veut. À temps partiel. Très partiel.

Être membre de Filios Terræ, c'est souvent synonyme d'une vie trépidante. Pas dans mon cas. Moi, je suis incapable de suivre le rythme. J'emboîte le pas, lorsque c'est possible. Car PDM me bouffe tous mes moments libres et mon énergie.

Apparu avec l'aggravation des changements environnementaux, mon mal est nouveau, sur le marché. Fondé sur des affections rares, mais connues, il aurait muté de façon jusqu'ici jamais vue. Il n'y a pas si longtemps encore, nos conditions continentales, généralement fraîches ou froides, limitaient la propagation de maladies. Or, les réchauffements climatiques ont amené avec eux des modifications au niveau de la fréquence des précipitations et du taux d'humidité. Cette situation a eu un impact direct sur l'apparition et la transmission de maux flambant neuf, qui possèdent désormais la conjoncture parfaite pour proliférer. Peu de traitements réagissent à cette vague de manifestations soudaines.

Bref, PDM-357-2022 et ses semblables, ce sont de vraies salopes.

Je ne suis pas le seul à être touché par le contexte actuel. Chaque année, quelque 250 000 personnes meurent en raison de la chaleur, de la diminution de la qualité de l'eau ou des piqûres de moustiques, qui refilent toutes sortes de merdes.

— Ça va aller, mon grand ? Tu as froid ?

Ma mère me tire de mes pensées. Je pourrais lui retourner la question ; comme moi, elle est complètement trempée. Je souris pour la rassurer. Je lui mens, aussi.

— Ça roule, m'man.

Le conducteur monte à bord du bus. On est prêts à partir. Un individu à l'arrière panique :

— Non ! Attendez ! Je... j'ai été séparé de ma femme et de mon fils. Ils pourraient arriver à tout moment ! Patientez un peu ! S'il vous plaît !

Je l'observe. Contre lui, il presse une enfant. Pas plus haute que trois pommes. Sale et les yeux rougis, cet homme semble désespéré. Je me sens mal pour lui. Mon cœur se serre encore plus dans ma poitrine lorsque le chauffeur indique qu'il pourra donner leur description aux responsables du centre d'urgence ; on ne peut pas attendre plus longtemps. L'individu proteste. Ses plaintes se transforment bien vite en sanglots ignorés. L'autobus se met lourdement en branle. Une fausse quiétude, troublée par les pleurs de ce père, plane dans l'air.

Un frisson me parcourt.

Ma mère enroule son bras autour de mes épaules. Ce ne sera probablement pas la dernière scène déchirante à laquelle on va assister, et ce, aux premières loges.